

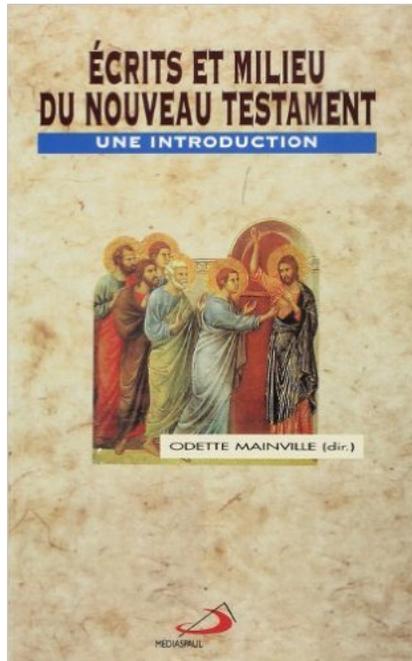
Pierre Létourneau, extrait du chapitre 5 – Les écrits johanniques, dans :

Odette Mainville (dir.),

Écrits et milieu du Nouveau Testament. Une introduction

Montréal, Médiaspaul (Sciences bibliques), 1999, 290 p.

ISBN : 978-2894201770



LES ÉCRITS JOHANNIQUES

II. LES ÉPÎTRES JOHANNIQUES

Pierre Létourneau

Le quatrième évangile n'est pas le seul écrit attribué à Jean dans le Nouveau Testament. En plus de *l'Apocalypse* de Jean, le canon regroupe trois documents, nommés 1-2-3 Jn et traditionnellement rangés parmi les «épîtres catholiques¹» (voir Eusèbe, *Hist. Eccl.* 2.23.25). Comme nous aurons l'occasion de le constater, cette désignation et cette classification posent certaines difficultés à la critique moderne, d'abord parce que le nom de Jean n'apparaît jamais dans les trois textes², ensuite parce que 1 Jn ne correspond pas au genre épistolaire, et que 2-3 Jn ne sont pas «catholiques», ayant un destinataire spécifique et portant sur une situation particulière.

Les difficultés soulevées par ces épîtres ne se limitent pas au plan strictement canonique. En fait, il n'est guère de question historique à propos de ces textes qui reçoivent une solution évidente et définitive. Ce quasi-constat d'échec de la recherche historique repose en grande partie sur la brièveté des documents et sur le nombre important de «blancs» laissés par l'auteur, à commencer par son identité et celle de ses destinataires (exception faite de 3 Jn). C'est pourquoi les pages suivantes auront plus l'allure d'un bilan des acquis que celle d'une introduction proprement dite. Et parce

¹ C'est-à-dire «universelles», destinées à toutes les Églises.

² À l'origine, les trois textes ne portaient pas de titre. C'est vers la fin du II^e siècle qu'on a ajouté aux livres du Nouveau Testament «des titres représentant des suppositions intelligentes (mais pas nécessairement exactes)» (R.E. Brown, *The Epistles of John*, (The Anchor Bible 30), Garden City, Doubleday, 1982, p. 5).

que l'interprétation des épîtres dépend largement des choix posés lors de la résolution de ces questions externes, nous les abordons en début de parcours.

1. L'AUTEUR DES ÉPÎTRES

S'il est un terrain où la recherche soulève plus de questions qu'elle ne procure de réponses, c'est bien celui de l'identification des auteurs de la tradition johannique. En un sens, on pourrait dire qu'avec la prise en considération des épîtres johanniques, les interrogations et les incertitudes apparues lors de l'étude de l'évangile sont multipliées par trois, étalant ainsi toute l'ampleur du «problème johannique». Pas surprenant que plusieurs préfèrent désormais s'attarder à décrire un «milieu» ou une «école» johannique plutôt que de s'astreindre à identifier chacun des écrivains en faisant partie.

En ce qui concerne les épîtres, le problème se présente sous plusieurs facettes. On peut d'abord se demander si un même auteur a rédigé les trois documents. Dès les premiers siècles, il s'en trouva pour répondre négativement³, invoquant la distinction entre l'«Ancien» ayant écrit 2-3 Jn et l'apôtre Jean, tenu pour l'auteur de l'évangile et de la première épître⁴. Aujourd'hui la plupart des spécialistes admettent aussi que 2 et 3 Jn proviennent du même auteur. Les deux lettres ont approximativement la même longueur, leurs formules d'introduction et de conclusion sont pratiquement

³ R.E. Brown renvoie à Origène, Denys d'Alexandrie, Eusèbe, Ambroise, Jérôme (*The Epistles*, p. 14, n° 26).

⁴ Distinction probablement facilitée par le fait que la tradition primitive fait mention de deux Jean, «Jean l'apôtre» et «Jean l'Ancien, disciple du Seigneur» (information remontant à Papias et transmise par Eusèbe, *Hist. Eccl.*, 3.39.4). La réception des épîtres dans l'Église fut fortement conditionnée par cette distinction. Depuis ses premières mentions au milieu du II^e siècle, la première épître a été reconnue universellement (Irénée, Tertullien, Cyprien, Clément d'Alexandrie, Origène, Eusèbe, Canon de Muratori, etc.). La reconnaissance fut plus mitigée pour 2 Jn (à partir de la fin du II^e siècle) et nettement plus difficile pour 3 Jn (à partir du III^e siècle). Au début du IV^e siècle, Eusèbe devait admettre que certains contestaient encore l'acceptation des deux brèves épîtres (*Hist. Eccl.*, 3.24.17-18; 3.25.2-3). Selon Brown (p. 13), un obstacle majeur à leur reconnaissance tomba lorsqu'on vint à considérer que c'était par modestie que l'apôtre Jean s'était désigné humblement par l'appellation d'«Ancien», ce que d'ailleurs Pierre fit lui-même (1 P 5, 1).

identiques, sans compter que l'auteur se désigne dans les deux cas par la même appellation d'«Ancien». On a déjà considéré ces ressemblances comme l'œuvre d'un imitateur (Bultmann, Heise), mais les arguments invoqués ne sont guère décisifs.

La question est maintenant de savoir si l'auteur de 2 et 3 Jn a également écrit la première épître. Puisque 3 Jn n'a guère d'affinités avec 1 Jn, l'argumentation repose en grande partie sur une comparaison des deux premières épîtres. On constate que le corps de la deuxième épître est étroitement lié au contenu de la première⁵, reprenant avec des formulations quasi identiques ses deux thèmes principaux, à savoir le commandement de l'amour mutuel et la présence des séducteurs qui nient la venue du Christ dans la chair. Il y a bien quelques différences, mais de l'avis de Brown, qui représente en quelque sorte sur ce point l'opinion communément admise, ce sont des variations du style johannique qui peuvent se côtoyer dans une même œuvre et qui n'exigent aucunement de postuler une distinction d'auteur pour 1 et 2-3 Jn⁶. Bref, il se peut que les trois épîtres aient été composées par des auteurs différents, mais l'unicité d'auteur reste encore la manière la plus simple de rendre compte des nombreuses similitudes constatées au niveau du style, du langage et de la pensée.

La tradition primitive a fini par reconnaître officiellement les trois épîtres, considérant que leur auteur était l'apôtre Jean, le fils de Zébédée. Cette supposition n'est guère réaliste, en partie pour les mêmes raisons chronologiques qui, dans le cas de l'évangile, nous faisaient douter de la paternité littéraire de l'apôtre⁷. De plus, il n'est guère pensable qu'un personnage comme Diotrefes, fût-il à la tête d'une communauté locale, aurait pu rivaliser d'autorité avec un apôtre (voir 3 Jn⁸), et non le moindre dans ce cas-ci. Bien qu'il ne semble pas revendiquer le rang ou l'autorité d'un apôtre, l'auteur des épîtres n'en possède pas moins une autorité de prédi-

⁵ Au point où ceux qui prétendaient que l'auteur de 2 Jn avait imité les formules épistolaires de 3 Jn continuent dans le même sens et supposent qu'il a emprunté à 1 Jn le contenu de son épître.

⁶ Voir Brown, *The Epistles*, p. 19.

⁷ En supposant bien sûr, comme nous le verrons plus bas, que les épîtres sont postérieures à l'évangile.

⁸ Voir K. Grayston, *The Johannine Epistles*, (New Century Bible), Grand Rapids, Eerdmans, 1984, pp. 160-161.

cateur, non seulement dans sa propre communauté (1 Jn), mais aussi auprès de communautés éloignées⁹. Il ne s'agit pas uniquement d'une autorité «patriarcale» fondée sur le respect des jeunes générations («mes [petits] enfants», voir 1 Jn 2, 1.12.28; 3, 7.18; 4, 4; 5, 21) envers un vieillard (l'«Ancien»), mais d'une autorité doctrinale¹⁰ qui repose sur l'appartenance de l'auteur à un groupe de témoins («nous», 1 Jn 1, 1-3) qui se portent garants de la tradition reçue «depuis le commencement» (1 Jn 1, 1; 2, 7.24; 3, 11; 2 Jn 5-6¹¹). Selon Th.F. Johnson, entre autres, ce sont, le plus naturellement, les disciples du disciple bien-aimé, qui sont devenus en quelque sorte les chefs de la communauté johannique. Associé à ce groupe de témoins privilégiés de la fondation de la tradition johannique, l'«Ancien» aurait assumé la responsabilité pastorale d'un certain nombre d'Églises unies par la tradition commune de l'évangile de Jean¹².

Dans le contexte de la tradition johannique, il est dès lors légitime de se demander si l'auteur des épîtres est aussi l'auteur de l'évangile. Nous touchons ici l'aspect le plus obscur de la question johannique. D'abord parce que, comme nous l'avons vu précédemment, le quatrième évangile porte les traces évidentes d'au moins une couche rédactionnelle tardive, dont l'étendue et le contenu font l'objet de spéculations diverses. Ensuite parce que la reconnaissance de nombreux points de rapprochement entre l'évangile et la première épître¹³ n'efface pas certaines divergences importantes. Mentionnons, sans pouvoir ici entrer dans les détails, qu'on a relevé des divergences au niveau des circonstances, de la

⁹ La désignation «la Dame élue et ses enfants» en 2 Jn 1 pourrait viser symboliquement plusieurs communautés.

¹⁰ Voir les propos critiques de J. Lieu, *The Second and Third Epistles of John: History and Background*, Edinburgh, T. & T. Clark, 1986, pp. 148-165.

¹¹ Voir M. de Jonge, «Who are "We"?», dans *Jesus: Inspiring and Disturbing Presence*, Nashville, Abingdon, 1974, pp. 148-166; R. Schnackenburg, *The Johannine Epistles*, traduit par R.H. et I. Fuller, New York, Crossroad, 1992, pp. 48-56.

¹² Voir Th.F. Johnson, *1, 2 and 3 John*, (New International Biblical Commentary), Peabody, Hendrickson, 1993, pp. 2-4. Voir aussi C.H. Dodd, *The Johannine Epistles*, (Moffatt New Testament Commentary), London, Hodder and Stoughton, 1946, p. lvi; R. Kysar, *I, II, III John*, (ACNT), Minneapolis, Augsburg, 1986, p. 14; S.S. Smalley, *1, 2, 3 John*, (Word Biblical Commentary 51), Waco, Word, 1984, p. xxii.

¹³ Voir la liste dans Brown, *Epistles*, Appendix I, Chart 2.

christologie, de l'eschatologie et de la doctrine de l'Esprit, pour ne nommer que les principales¹⁴.

En y regardant de près, ces divergences consistent le plus souvent en des déplacements d'accent, qui peuvent s'expliquer par le changement de sujet, de genre littéraire et de circonstances externes (confrontation avec le judaïsme dans l'évangile, combat contre l'hérésie dans l'épître), plutôt que par un changement d'auteur. Or, comme les points de rapprochement entre l'épître et l'évangile semblent converger vers les portions de l'évangile souvent marquées par le soi-disant rédacteur «ecclésiastique», plusieurs spécialistes ont reconnu dans ce rédacteur l'auteur des épîtres¹⁵. Brown s'est toutefois objecté à cette identification, non pas pour revenir à la thèse de l'évangéliste-épistolier, mais pour faire place à un autre intervenant de l'école johannique. D'après lui, 1 Jn laisse entrevoir une étape intermédiaire entre la couche principale de l'évangile et sa rédaction secondaire. La crise qui divise la communauté dans l'épître serait postérieure à cette autre crise jadis provoquée par l'exclusion de la synagogue (évangile), mais antérieure à l'incorporation dans la Grande Église du reste fidèle de la communauté décimée (rédaction ecclésiastique de l'évangile¹⁶).

Concluons. Les analyses comparatives ne permettent pas de prouver qu'un même auteur a écrit les trois épîtres johanniques, ni qu'il soit intervenu dans la rédaction de l'évangile. Faut-il dès lors recourir à l'hypothèse d'un imitateur pour rendre compte des convergences de style, de vocabulaire et de contenu entre les épîtres? Cela n'est pas nécessaire. Puisque, d'une part, il n'est guère probable que l'évangéliste lui-même ait composé la première épître, et que, d'autre part, la multiplication des éléments hypothétiques devrait toujours répondre à une nécessité formelle — ce qui n'est pas le cas ici —, il paraît raisonnable d'attribuer les trois épîtres à

¹⁴ Voir la discussion complète dans Brown, *The Epistles*, pp. 19-30; D. Moody Smith, pp. 11-15; R. Schnackenburg, *The Johannine Epistles*, pp. 34-42.

¹⁵ Ainsi Becker, Hirsch, Richter, Schwartz.

¹⁶ Voir Brown, *Epistles*, pp. 69-71.106-115. En fin de compte, bien qu'il ne puisse attribuer aucun nom aux membres écrivains de l'école johannique, Brown réussit à distinguer le disciple bien-aimé (le fondateur, la source de la tradition sur Jésus), l'évangéliste, l'Ancien (auteur des épîtres), ainsi que le rédacteur final de l'évangile (voir p. 30, n° 71).

l'«Ancien». Il s'agit peut-être d'un témoin de la première génération (un disciple au sens large, pas l'un des Douze), ou, plus vraisemblablement, d'un disciple de la deuxième génération, assez proche du disciple bien-aimé pour être reconnu comme une autorité dans la tradition. Il n'est guère possible de démontrer son éventuelle implication dans la rédaction finale de l'évangile.

2. DATE ET LIEU DE COMPOSITION

Les épîtres ne contiennent pas d'indications précises permettant une datation et une localisation certaines de leur rédaction. L'entreprise n'est pas pour autant vouée à l'échec. Pour la première épître, un *terminus ad quem* est fourni par son attestation chez les Pères de la première moitié du II^e siècle. Selon Eusèbe, Papias, évêque de Hierapolis, utilisait des témoignages de l'épître de Jean (*Hist. Eccl.* 3.39.17). Son contemporain Polycarpe de Smyrne, mort vers 156, semble d'ailleurs citer 1 Jn 4, 2 dans sa *Lettre aux Philippiens* (7.1). Irénée de Lyon vers la fin du siècle connaît certainement la grande épître (*Adv. Haer.* 3.17.5, 8) et semble même citer des passages de 2 Jn¹⁷. La troisième épître a commencé à laisser des traces un peu plus tardivement¹⁸.

Pour déterminer le *terminus a quo* des épîtres il n'est guère d'autre voie que de les situer par rapport à l'évangile, dont la rédaction principale fut vraisemblablement achevée durant la dernière décennie du I^{er} siècle. Au préalable, il importe d'établir l'ordre de rédaction des trois épîtres¹⁹. Ici encore les certitudes manquent, de sorte que différentes séquences ont été proposées²⁰. Il semble qu'une même crise soit à l'origine de la composition des trois documents, ce qui laisse penser qu'ils ont été rédigés dans un court laps de temps. Cette proximité temporelle tend à brouiller

¹⁷ 2 Jn 11 en *Adv. Haer.* 1.9.3 et 2 Jn 7-8 en *Adv. Haer.* 3.17.8.

¹⁸ La première mention de 3 Jn se trouverait chez Origène (mort vers 254) selon Eusèbe (*Hist. Eccl.* 6.25.10).

¹⁹ On ne doit pas confondre l'ordre de leur attestation chez les Pères et l'ordre de leur rédaction. D'autres facteurs que la chronologie ont influencé leur réception diversifiée par les Pères.

²⁰ P. ex. 3-2-1 (Braun), 2-3-1 (Wendt), 1-3-2 (Bultmann).

les indices et rend impossible un discernement objectif de leur position relative. Avec Brown, cependant, nous sommes d'avis que l'attitude de Diotrefes en 3 Jn s'explique par réaction à la crise décrite en 1 et 2 Jn²¹. La relation chronologique de celles-ci demeure plus obscure. On pourrait croire que la recommandation faite par l'Ancien de ne pas accueillir ceux qu'il identifie comme «séducteurs et antichrists» (2 Jn 10-11; cf. v. 7) a provoqué la crise et le schisme décrits en 1 Jn. Dans ce cas, 2 Jn présupposerait un état moins dégradé et serait antérieure à 1 Jn.

Brown envisage une autre approche, remarquant que l'auteur de la première épître réside vraisemblablement au sein de la communauté-mère à qui il s'adresse²², là où le problème a surgi et où la crise sévit. La seconde épître laisse entendre que la crise n'a pas encore affecté les communautés périphériques. L'Ancien écrirait alors une lettre pour prendre les devants, prévenant les communautés distantes de ce qui s'en vient et précisant l'attitude à adopter le moment venu²³. En principe, on peut donc reconnaître l'ordre canonique des épîtres, gardant toutefois en tête que leur proximité temporelle et circonstancielle rend quelque peu aléatoire la séquence retenue.

Il est communément admis que l'évangile précède chronologiquement les épîtres. Il est vrai que certains ont soutenu l'antériorité de la première épître, soulignant qu'à bien des égards sa doctrine semblait plus primitive que celle de l'évangile²⁴. Il faut pourtant reconnaître que cette argumentation repose sur une évaluation difficile de l'évolution des concepts au I^{er} siècle. D'ailleurs, on ne saurait exclure *a priori* la possibilité d'un recul à une position antérieure ou plus conservatrice, mouvement qui n'est pas inconnu dans l'histoire du christianisme. De fait, l'argument qui

²¹ Voir Brown, *Epistles*, p. 31.

²² Il semble particulièrement proche de ses destinataires et s'adresse à eux avec des désignations familières («mes [petits] enfants», 1 Jn 2, 1.12.28; 3, 7.18; 4, 4; 5, 21), il n'a pas besoin de se nommer, il ne rédige pas une «lettre» proprement dite.

²³ Voir Brown, *Epistles*, pp. 30-32.

²⁴ Par exemple, l'aspect sacrificiel et salvifique de la mort de Jésus, la prédominance de l'eschatologie future et la notion impersonnelle d'Esprit représenteraient un état moins avancé que la mort-glorification de Jésus, l'insistance sur la jouissance immédiate des biens eschatologiques et la présentation hautement personnelle de l'Esprit-Paraclet telles qu'elles apparaissent dans l'évangile.

pousse plusieurs spécialistes à opter pour l'antériorité de l'évangile n'est pas d'ordre théologique mais d'ordre logique. Il est reconnu que l'évangile et les épîtres attestent respectivement deux crises distinctes. Or, on s'explique mal que l'évangile ne contienne aucune trace de la crise interne qui a pratiquement anéanti la communauté, à moins bien sûr qu'elle n'ait pas encore eu lieu. On peut même se demander avec Brown si la communauté, privée d'une grande partie de ses membres²⁵, et qui plus est, de ses membres progressistes (2 Jn 9), aurait pu survivre à l'expulsion traumatisante de la synagogue (voir Jn 9, 22; 16, 2²⁶). On comprend mieux, à l'inverse, que la crise «juive» ne refasse pas surface dans l'épître. L'évangile y a remédié et la communauté s'est affermie dans sa nouvelle identité. Mais ce fut en insistant quasi unilatéralement sur une haute christologie qui, poussée à l'extrême, pouvait entraîner des aberrations contraires aux fondements mêmes du christianisme. Il était presque inévitable qu'en l'absence du pôle modérateur que constituait la synagogue, certains membres allaient radicaliser les voies entrouvertes par l'évangile. À ce moment, l'Ancien, garant de la tradition reçue «depuis le commencement», s'est empressé d'élever la voix pour raffermir les siens dans une juste compréhension de la vérité. En laissant quelques années à cette tendance radicalisante pour se développer, mais en tenant également compte du *terminus ad quem* déjà envisagé, on peut situer, avec une légère marge d'erreur, la rédaction des épîtres entre 100-110 après Jésus Christ.

Quant au lieu de rédaction, on a proposé, comme pour l'évangile, l'Égypte, la Syrie (Antioche) et l'Asie Mineure (Éphèse). La tradition primitive, avec en tête Irénée de Lyon, est assez unanime pour situer à Éphèse l'activité littéraire de l'auteur. À vrai dire, nous ne disposons d'aucune évidence assez sérieuse pour remettre en cause cette donnée traditionnelle. En outre, une considération d'ensemble des trois épîtres laisse présumer l'existence d'un certain nombre de petites communautés dispersées «en région» autour d'un centre métropolitain qui abrite la communauté-mère où réside l'Ancien²⁷. Or l'existence d'un tel réseau d'Églises locales

²⁵ Voir 1 Jn 4, 1; 2 Jn 7.

²⁶ Voir Brown, *Epistles*, p. 34.

²⁷ Voir Brown, *Epistles*, pp. 102-103.

est bien attestée en Asie Mineure autour d'Éphèse (voir Ap 2-3), ce qui donne un appui non négligeable à la tradition primitive.

3. GENRE LITTÉRAIRE ET PLAN

Le genre littéraire de 2 et 3 Jn ne pose aucun problème²⁸. On les compte d'ailleurs parmi les meilleurs exemples du genre épistolaire dans le Nouveau Testament. Il y a évidemment, outre le fait que 2 Jn soit adressée à une communauté tandis que 3 Jn est destinée à un individu, quelques différences, mais elles n'affectent pas vraiment le format général des deux lettres qui, soit dit en passant, tiennent sur une seule feuille de papyrus.

Les deux épîtres débutent par une formule d'ouverture classique (2 Jn 1-3; 3 Jn 1-2) qui porte la mention du destinataire et du destinataire ainsi qu'une salutation exprimant les vœux de paix ou de grâce de la part de l'auteur. Il se pourrait que le souhait concernant la santé de Gaïus en 3 Jn 2 tienne lieu de salutation. Le modèle classique fait ensuite place à l'action de grâce suscitée par la reconnaissance d'éléments positifs divers. Nos épîtres en sont formellement dépourvues, bien qu'on reconnaisse généralement que l'expression de la joie de l'auteur face au bon comportement du destinataire remplit une fonction comparable (2 Jn 4; 3 Jn 3-4). Vient ensuite le corps de la lettre²⁹ ou message. En 2 Jn 5-11, l'Ancien rappelle à la communauté l'exigence de marcher dans les commandements reçus, particulièrement celui de l'amour fraternel. Puis il la met en garde contre les nombreux séducteurs qui se sont répandus dans le monde et qui ne professent pas la foi en la venue de Jésus Christ dans la chair. Il ne faut même pas accueillir de tels prédicateurs lorsqu'ils se présentent. Le message adressé à

²⁸ Sur ce thème, on consultera avec profit J. Lieu, *Second and Third Epistles*, pp. 37-51.

²⁹ Il n'est pas opportun ici de se préoccuper de la distinction parfois faite entre la «lettre», naturelle, sans artifice et éphémère, et l'«épître», qui a la forme d'une lettre mais qui vise en réalité à être publiée (voir A. Deissmann, *Bible Studies*, Edinburgh, Clark, 1901, pp. 3-59), ou de cette autre distinction entre communication privée (lettre) et communication publique (épître). D'ailleurs, on peut se demander si cette distinction correspond vraiment à l'usage ancien.

Gaius (3 Jn 5—12) concerne également l'accueil des prédicateurs, non pas les séducteurs mais les frères qui viennent enseigner la vérité. L'auteur exhorte Gaius afin qu'il continue à offrir l'hospitalité aux frères de passage, contrairement à Diotrephes qui, par abus d'autorité, s'oppose aux directives de l'Ancien et refuse d'accueillir les frères. Les deux épîtres se terminent par une formule de conclusion (2 Jn 12-13; 3 Jn 13-15) qui annonce la visite prochaine de l'Ancien et exprime la salutation d'usage.

La détermination du genre littéraire et de l'organisation de la première épître résiste encore aujourd'hui aux efforts soutenus des spécialistes. On a depuis longtemps remarqué que le document ne contenait aucune des caractéristiques formelles du genre épistolaire, telles que les formules d'ouverture et de conclusion, le nom du destinataire, celui du destinataire, les salutations d'usage, l'expression de joie, etc.³⁰. Par contre, l'auteur mentionne à treize reprises qu'il «écrit», et il utilise 22 fois la forme plurielle «vous» en s'adressant directement à son destinataire. Reconnaisant qu'il ne s'agit manifestement pas d'une véritable lettre, certains ont proposé d'autres genres, tels que le tract théologique (J. Chaîne, J. Wesley, H. Windisch), la lettre circulaire (E. Gaugler), l'homélie (C.H. Dodd, E. Lohmeyer³¹), l'encyclique pastorale (H. Conzelmann, I.H. Marshall). Malheureusement 1 Jn ne s'ajuste correctement à aucune de ces formes traditionnelles. Doit-on pour autant se résoudre à désigner simplement 1 Jn comme un «écrit³²»? À défaut d'autre désignation, il est préférable de s'en tenir à l'appellation conventionnelle d'épître.

Les tentatives visant à déterminer le plan ou l'organisation des matériaux (structure) ont été nombreuses, mais aucune ne s'est imposée de manière conclusive, de sorte que la constatation de Westcott, vieille d'un siècle, mérite encore d'être énoncée: «Aucun arrangement particulier n'est capable de rendre compte du développement complexe de la pensée qu'elle [l'épître] offre, et des

³⁰ Voir B.F. Westcott, *The Epistles of St. John*, nouvelle édition, Grand Rapids, Eerdmans, 1966 (éd. orig. 1883), p. xxix.

³¹ Ou une collection de fragments de sermon(s), en raison du manque d'organisation structurée des matériaux.

³² Ainsi Th.F. Johnson, *1, 2 and 3 John*, p. 13; S.S. Smalley pour sa part parle d'un «paper» (*1, 2, 3 John*, p. xxxiii).

nombreux liens qui existent entre ses différentes parties³³.» Brown constate qu'en raison de ce manque d'ordre, plusieurs spécialistes se sont contentés d'invoquer la libre association d'idées (P. de Ambroggi), la spirale d'arguments ou pensée cyclique (J.L. Houlden, E. Malatesta), ou encore ont avoué qu'il était inutile de chercher une structure (A.E. Brooke, F. Hauck, H.J. Holtzmann, Jülicher, etc.³⁴). Schnackenburg prend même la peine de prévenir le lecteur que les divisions proposées dans son commentaire «ne doivent pas être comprises comme prétendant représenter un plan intentionnel de la part de l'auteur³⁵».

Après avoir recensé une quarantaine d'hypothèses divergentes concernant la structure de l'épître³⁶, Brown a proposé une division qui a l'avantage de ne pas vouloir découvrir à tout prix le *pattern* d'alternance des nombreuses sections parénétiqes et doctrinales. Partant de l'hypothèse déjà soutenue que l'auteur voulait exposer la juste interprétation de l'évangile, Brown a suggéré que les divisions de l'épître reprenaient en quelque sorte celles de l'évangile³⁷. Ainsi il démontre sans trop de peine que le prologue et la conclusion de l'épître (1 Jn 1, 1-4; 5, 13-21) sont modelés sur le prologue, la conclusion et l'épilogue de l'évangile (Jn 1, 1-18; 20, 30-31; 21). Continuant sur cette lancée, il propose une division bipartite du corps de l'épître (1 Jn 1, 5—3, 10 et 3, 11—5, 12), conformément aux deux parties évidentes de l'évangile (Jn 1, 19—12, 50 et 13, 1—20, 29). Il remarque en effet qu'il y a *plus* d'attaques directes envers les adversaires dans les premiers chapitres de 1 Jn, et *plus* de remarques affectueuses envers les sympathisants dans les derniers chapitres, créant ainsi un parallèle avec la même répartition des propos concernant les «outsiders» et les «insiders» dans les deux parties correspondantes de l'évangile. Notons au passage que la division de l'épître repose sur la double mention de la formule: «Voici le message que nous/vous avons/avez entendu de lui/depus le commencement» (1 Jn 1, 5 et 3, 11), annonçant le thème majeur de la section ainsi

³³ B.F. Westcott, *The Epistles*, p. xlvii (notre traduction).

³⁴ Voir R.E. Brown, *The Epistles*, p. 117.

³⁵ R. Schnackenburg, *The Johannine Epistles*, p. 13 (notre traduction).

³⁶ Voir R.E. Brown, *The Epistles*, Appendix I, Chart 5.

³⁷ Voir R.E. Brown, *The Epistles*, pp. 124-129.

introduite, à savoir la lumière (marcher dans la lumière) et l'amour (s'aimer les uns les autres). Il s'agit certes d'une proposition intéressante, mais elle doit être reçue avec la réserve qu'imposent les remarques précédentes.

4. LE MESSAGE³⁸

Malgré ce qui vient d'être dit sur l'organisation complexe des matériaux dans la première épître, deux thèmes majeurs accaparent presque toute l'attention de son auteur et permettent de comprendre l'alternance soutenue des sections doctrinales et parénétiqes du texte; il s'agit de la christologie et de l'éthique³⁹. À cet égard, 1 Jn 3, 23 réunit sous un même chef les deux préoccupations principales de l'auteur: «Et voici son commandement: que nous croyions au nom de son Fils, Jésus Christ, et que nous nous aimions les uns les autres, comme il nous (en) a donné commandement.» Ici surgit toute la problématique qui a suscité l'intervention de l'auteur. L'insistance sur ce double commandement manifeste que tous ne professent pas la «foi correcte» en Jésus Christ et que tous ne pratiquent pas au même titre l'amour fraternel.

C'est du moins ce qui ressort d'une compilation de certaines affirmations que l'auteur répète sans cesse, comme un clou qui n'est jamais assez enfoncé. Il semble tout d'abord que la juste compréhension de la personne de Jésus soit au cœur du problème. Non seulement l'auteur affirme avec insistance que Jésus est le Fils de Dieu, le Christ venu dans la chair⁴⁰, mais il dénonce aussi ceux qui nient que Jésus soit le Christ venu dans la chair (voir 1 Jn 2, 22-23; 4, 2-3; 2 Jn 7). Le problème est d'autant plus

³⁸ Nous ne nous attardons ici qu'à la première épître. Nous avons brièvement traité du message des deux autres en précisant leur genre littéraire.

³⁹ Ce sont les deux aspects essentiels du conflit. En poussant l'analyse en profondeur, on peut discerner quelques autres ramifications du conflit, notamment en ce qui a trait à la doctrine de l'Esprit, à la spiritualité (relation à Dieu) et à la question de l'autorité dans la communauté. Sur ces dimensions moins apparentes du conflit, le lecteur pourra consulter Th.F. Johnson, *1, 2 and 3 John*, pp. 6-12; et surtout U.C. von Wahlde, *The Johannine Commandments. 1 John and the Struggle for the Johannine Tradition*, (Theological Inquiries), New York, Paulist Press, 1990.

⁴⁰ Voir 1 Jn 1, 3.7; 3, 23; 4, 2.9.10.15; 5, 1.5.6.10.20.

grave que ces derniers sont des frères qui ont quitté les rangs de la communauté et font œuvre d'égarement auprès des fidèles⁴¹ (1 Jn 2, 18-19.26-27). Plusieurs spécialistes, dont Brown, estiment que les séducteurs en question sont trop «progressistes» (2 Jn 9), radicalisant à l'excès la haute christologie issue de l'évangile. Ce ne sont probablement pas des docètes qui nieraient la réalité de la chair, de l'humanité du Christ⁴². Dans ce cas, on peut penser que l'auteur n'aurait pas manqué de leur rappeler les affirmations fortes de l'évangile (Jn 1, 14; 19, 34; 20, 27). Il semblerait plutôt que, accentuant unilatéralement la préexistence et l'incarnation du Fils, ils n'attribuaient aucune importance salvifique à sa carrière terrestre et à sa mort en croix⁴³. C'est pourquoi l'auteur insiste sur la valeur expiatoire de la mort sanglante du Fils (1 Jn 1, 7; 2, 1-2; 3, 16; 4, 10) et sur le fait que Jésus est le Fils de Dieu venu non pas par l'eau uniquement (baptême), mais par l'eau et le sang (baptême et mort; faisant éventuellement référence à Jn 19, 34).

En caractérisant de la sorte la position des sécessionnistes, on peut expliquer du même élan leur attitude morale. Niant l'importance salvifique de la carrière terrestre et de la mort du Christ, ils n'accordent pas davantage de valeur salvifique à leur comportement ici-bas. Ainsi ils ne font guère de cas du commandement fondamental de l'amour mutuel: ils haïssent leurs frères (1 Jn 2, 9-11); comme Caïn, ils sont mauvais et meurtriers (3, 11-15); voyant leurs frères dans le besoin, ils se détournent (3, 16-18); ils prétendent aimer Dieu, bien qu'ils haïssent leurs frères (4, 19-21). Plus généralement, ils marchent dans les ténèbres (1, 6), ne gardent pas les commandements de Dieu (2, 4), ne

⁴¹ C'est évidemment le point de vue de l'auteur. Il se pourrait que ces «sécessionnistes» se soient vus comme des interprètes fidèles, garants de la tradition johannique, et aient considéré l'auteur et ses partisans comme des déformateurs de la doctrine originelle. Nous touchons là au vice déformant des positions sectaires dans toute reconstruction de l'histoire qui ne repose que sur un seul point de vue.

⁴² Certains auteurs vont toutefois en ce sens (p. ex. Th.F. Johnson, D.M. Smith, R. Schnackenburg).

⁴³ Un tel déplacement du «moment salvifique», liant le salut à l'incarnation du Verbe plutôt qu'à sa mort en croix, a d'ailleurs alimenté les débats christologiques des Pères aux III^e et IV^e siècles. Il suffisait au Verbe d'avoir assumé par l'incarnation la nature humaine pour que celle-ci soit élevée à la perfection divine.

se comportent pas comme Christ s'est comporté (2, 6; 3, 3-8). Ce ne sont pas pour autant des libertins qui pratiquent ouvertement le mal. De fait, ils se croient engendrés de Dieu et en communion d'amour avec lui (1, 6; 2, 4.6; 3, 9-10; 4, 20). D'ailleurs, l'auteur n'a aucun vice spécifique à reprocher aux adversaires. Sans succomber activement au mal (comme certains gnostiques connus d'Irénée de Lyon), ils se montrent indifférents aux commandements éthiques. Ils se considèrent au-dessus du péché, n'admettent pas commettre de péchés, ne se soumettent pas aux commandements (1 Jn 8-10; 2, 3-4⁴⁴). Comme le pense Brown, «pour eux, une imitation du Christ ne serait pas en termes de comportement moral, mais en termes d'appartenance à Dieu et de connaissance de Dieu⁴⁵».

Face à cette attitude, l'auteur est sans merci. Le commandement de l'amour mutuel n'est pas nouveau; c'est le commandement fondamental reçu depuis le commencement (1 Jn 2, 7; 3, 11), et il tient une importance accrue dans ce contexte où l'unité tant souhaitée par Jésus (Jn 17, 21-23) est rompue. Ils sont menteurs ceux qui prétendent être en communion avec Dieu tout en marchant dans les ténèbres (1 Jn 1, 6), qui prétendent le connaître sans garder ses commandements (2,3-4), qui disent aimer Dieu mais haïssent leurs frères (4, 20-21). Bref, qui ne pratique pas la justice et n'aime pas son frère n'est pas de Dieu (3, 10).

De ces quelques éléments, il ressort assez clairement que l'auteur n'écrit pas pour convaincre les sécessionnistes de leur égarement et les inciter à rentrer dans les rangs de la communauté. En quittant la communauté, ils se sont associés au «monde» et ont démontré qu'ils n'avaient jamais véritablement été «des nôtres» (1 Jn 2, 19). C'est aux siens demeurés fidèles que l'auteur s'adresse, et s'il combat l'hérésie, c'est pour raffermir les croyants dans la vérité afin qu'ils ne succombent pas à l'erreur. Malheureusement leur sort nous demeure voilé. Les épîtres de Jean représentent nos dernières nouvelles concernant la communauté johannique. Il est probable, comme le suppose Brown, que les destinataires de l'épître ont fini par se fondre dans la «Grande Église», ce dont pourrait

être témoin le chapitre 21 de l'évangile. À l'inverse, les sécessionnistes ont sans doute continué leur chemin, dont le tracé naturel semble aboutir aux divers mouvements gnostiques qui émergent à partir de la seconde moitié du II^e siècle. On sait qu'ils ont fait un usage remarqué de l'évangile de Jean. C'est d'ailleurs un disciple de Valentin, du nom d'Héracléon, qui a produit le premier commentaire connu de l'évangile. La tradition johannique a cependant survécu à la disparition des communautés johanniques, puisqu'elle a façonné la pensée christologique des grands conciles œcuméniques et a nourri la confession de la foi chrétienne jusqu'à ce jour.

⁴⁴ Voir R. Schnackenburg, *The Johannine Epistles*, p. 23.

⁴⁵ R.E. Brown, *The Epistles*, p. 55